

les poètes épiques. Le mystère de la rédemption, tel est l'immense sujet qu'embrasse le poème de Klopstock. Et à ce propos, M. le Consul nous a fait remarquer que toutes les épopées modernes étaient nées sous l'inspiration vivifiante du christianisme. Dans toute l'œuvre du poète allemand se trouve un parfum de douceur qui atteint le plus haut degré dans la divine figure du Christ. Il est le Dieu infiniment bon vers lequel tout converge, et c'est cette bonté infinie qui fait comme le fond de tout le poème. Voyez plutôt cet épisode de l'ange déchû, pleurant sa chute et recevant son pardon du Sauveur au pied de la croix. Bien que n'étant pas très-orthodoxe, n'est-ce pas là une fiction poétique des plus puissantes et des plus riches ?

Les démons de Klopstock ne sont pas des nécromanciens comme ceux du Tasse; contrairement à Milton, il ne fait pas de l'enfer une espèce de parlement dont les membres se changent en serpents pour siffler les orateurs, et en artilleurs pour escalader le ciel à coup de canon; chez le poète allemand, Satan est comme l'incarnation de la philosophie impie et railleuse du dix-huitième siècle: c'est la haine profonde de toute croyance, de toute idée religieuse.

L'œuvre de Klopstock emprunte à l'inspiration religieuse qui l'anime d'un bout à l'autre, une grande part de l'influence bienfaisante qu'elle a exercée en Allemagne au commencement de ce siècle, et qui se fait encore sentir. La grande poésie y est populaire: souvent dans les plus pauvres chaumières germaniques, vous entendez retentir les poétiques accents du chantre de la rédemption. Le peuple s'imprègne de ces idées religieuses dont le reflet se trahit peu à peu dans les coutumes et les mœurs.

Klopstock composa en outre plusieurs poésies lyriques, nationales et religieuses, sans que jamais son caractère se délit un seul instant. Il mourut pauvre en 1803, une année après avoir reçu de France le titre de membre de l'Institut.

Parallèlement à Klopstock, l'Allemagne du sud voyait surgir un écrivain qui devait atteindre rapidement le premier rang. Placé par sa naissance dans un pays où les vocations n'étaient pas libres, Schiller dut étudier le droit, puis la médecine et se faire médecin par ordre de son souverain. Ce fut durant ces études de médecine et de jurisprudence qu'il composa *Les brigands*, grand drame d'une originalité piquante et qui eut, lors de sa première représentation, un immense succès. Cette œuvre est comme la mise en scène de la philosophie, des prétendus bons principes, personnifiés par une troupe de brigands et surtout par leur chef, luttant contre la société, représentée par des nobles, des officiers, etc. Rien de curieux comme les tirades

philosophiques du chef des brigands, pillant les nobles, les riches, les ministres pour faire l'aumône, poignardant sa fiancée par amour, et se livrant spontanément aux mains d'un paysan pauvre, père de onze enfants, afin de lui faire toucher la prime attachée à sa capture.

Ce drame produisit sur les têtes en effervescence des étudiants un effet désastreux. Pendant longtemps on vit de ces exaltés abandonner la société, se retirer dans les forêts et les cavernes, y rançonner les passants pour appliquer les théories nouvelles mises en honneur par Schiller. De nos jours encore, les nihilistes ne sont-ils pas de ces enthousiastes qui croient pouvoir régénérer par le meurtre et la destruction une population de soixante millions ?

Quand la révolution française éclata, Schiller fut épouvanté des malheurs dont elle menaçait le monde. Une réaction très-marquée se fit dans ses idées. Elle alla même jusqu'à lui faire offrir son concours à Desèze et Mallesherbe pour la défense de l'infortuné Louis XVI.

Mais arrivons à l'œuvre capitale de Schiller son immortelle trilogie de *Walstein*. Grâce à l'analyse délicate de M. le Consul, grâce à son goût exquis, nous avons pu admirer les sublimes beautés de cette imposante tragédie, peut-être la plus belle de toutes celles qui sont sorties du cerveau des poètes. C'est la composition la plus nationale qui ait été représentée sur le théâtre allemand. Son succès fut immense.

Nous ne pouvons songer à suivre le conférencier dans l'analyse si exacte et si complète qu'il a faite de cette œuvre magistrale. Disons seulement que le sujet est tiré d'un épisode de la guerre de trente ans, et qu'il se divise en trois parties: *Le camp de Walstein*, *les Piccolomini* et *la mort de Walstein*.

Pour terminer sa conférence, M. Lefèvre nous a fait connaître quelques œuvres plus légères de Schiller, œuvres qu'il serait difficile de classer dans un genre en particulier. Deux ont été citées: *la cloche* et *le plongeur*. Impossible de mieux finir que par la lecture de cette dernière: composition charmante, où se trouvent réunies une grande délicatesse de sentiment et une inspiration des plus élevées.

C'eût été bien cruel de nous laisser ainsi brusquement au milieu des paroles si riches de la poésie allemande, sans boussole et sans guide, au moment précis où nous abordions des horizons du plus haut intérêt. Nous devons donc à M. le Consul notre plus sincère reconnaissance pour avoir bien voulu nous donner encore une conférence mardi soir. Nous y reviendrons la semaine prochaine.

L'Abaille.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUEBEC, 22 AVRIL 1880.

Prix Tascheron.

Concours d'éloquence à la Société Laval.

C'est dimanche dernier qu'a eu lieu le couronnement de ce concours d'éloquence, ouvert récemment dans cette Société. Pour donner plus d'éclat à la séance destinée à clore le premier concours annuel qu'elle vient de fonder, la Société Laval était sortie de son enceinte ordinaire, et s'était établie à la salle des grands. Mgr l'Archevêque, premier directeur de la Société, voulait bien relever de sa présence l'éclat de cette petite fête littéraire; plusieurs membres du clergé, et nos jeunes confrères de la Société St-Louis de Gonzague, étaient aussi venus prendre part à la joie commune. Les armes des Sociétés Laval et Ste-Cécile encadraient magnifiquement le portrait de notre vénérable patron, Mgr de Laval; et notre fanfare s'était réservé l'honneur d'ouvrir et de clore la soirée par deux de ses plus beaux morceaux; merci à sa bonne volonté.

Après la lecture du procès-verbal de la dernière séance faite par le secrétaire, M. E. Joncas, M. E. Verret, président, exposa l'objet de la séance. Il raconta en quelques mots l'origine de ce concours, essentiellement patriotique, il en rappela quelques-unes des conditions, entre autres, qu'un comité de cinq membres avait été chargé de présenter un rapport et de décerner le prix à qui de droit.

Ce lui fut une heureuse pensée de proclamer hautement, devant toute l'assemblée, les noms de ceux qui avaient eu la première idée de cette joute oratoire. MM. A. Gosselin et J. St-Amant ont bien mérité de la Société en travaillant avec un zèle infatigable à l'établissement de ce tournoi d'éloquence.

Le rapport du comité avait été fait par M. Eugène Roy. Nos lecteurs se rappellent sans doute les grandes questions qui ont été traitées dans ce concours. *L'Annexion*, par M. Beauset, *l'Émigration*, par M. Létourneau, *la Colonisation*, par M. Joncas, *l'Institution royale* par M. Beaulieu, *le Clergé canadien* par M. St-Amant, *la Vie morale, sociale et matérielle du Canada* par M. A. Gosselin, tels sont les grands sujets qui se présentaient devant le comité, traités avec beaucoup d'art et d'habileté. C'était une tâche bien rude que de saisir parfaitement toutes les nuances entre tant de magnifiques discours, de les apprécier et comparer à première vue, seulement après les avoir entendus successivement,